

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Avaler

Olga Duhamel

Volume 44, Number 2 (256), May 2002

Calmars à l'encre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32969ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duhamel, O. (2002). Avaler. *Liberté*, 44(2), 91–103.

Avaler

Olga Duhamel

C'est bateau de le dire, le sable est resté collé sur mon visage. La chaleur avec le soleil qu'il fait toujours. Les poissons, les mains qui s'enfoncent dans l'eau, les chairs des poissons percées par les hameçons. Les bouches qui se referment sur les hameçons, qu'il faut décrocher après. Au fond, des journées à attendre que ça morde, puis à décrocher ce qui bouge au bout de la ligne, ce qui tire. L'œil du poisson. Les écailles. Le poisson qui frappe clap, dans le fond du seau. Les faire griller, tandis que l'on s'enfonce dans l'eau.

Qu'on se tue sur la côte, c'est possible. Comme les gens roulent vite. Pour brûler en avant plus vite les cartouches. Tu es absente des fois le soir, autour de la table au bar. Il y avait quoi dans l'eau ? Pour que l'on plonge sous le cagnard. Avec une voix qui presque grésille. Avaler beaucoup de choses. Par là circule aussi ce qui s'ouvre, quand la chaleur cogne. Tremper mon t-shirt.

La pulsation des poulpes ça me fait drôle. Comme c'est violacé. Et la texture je la veux pour la manger crue, la chair des poulpes. Les tentacules c'est une odeur forte et la tête du poulpe, ce mouvement pour les fous qu'ont les poulpes, dans la mer, qui remontent. Le pire je te le promets, à cause de tes yeux qui font chavirer. Je ne sais plus le respect des choses. J'ai oublié l'intégrité physique, je me suis juste souvenue de tes yeux violacés et des larmes bien sûr. Une nuit passée dans un hôtel moderne du Pirée. Au matin, les hommes chargeaient et déchargeaient un ferry qui mouillait dans le port, là où l'eau est très profonde. Là où le fond se dérobe.

Tu sentais tellement bon l'alcool. Le xérès c'est bon comme de la cassonade qui enivre. Attention l'orage. Les feuilles poussent, poussent tout d'un coup.

Autre chose je peux raconter. Ce qui est clinquant, quand il fait vraiment trop chaud. Sinon, après avoir quitté la Grèce, on a surtout roulé. Dans le noir aussi, je précise. Le reste, un autre temps, quand ça ne tournait pas, le reste, j'ai oublié. Reste cette avancée le long des côtes.

Les conserves de pieuvre disent le chiffre de la parole avec toi. En les achetant tout se module vers cette étrangeté du fond de mer. Vers le balancement de l'eau. Vers le danger et les eaux dans lesquelles naviguent les pieuvres en Méditerranée. Je ne sais plus l'avant. Je sais comment elles viennent à la surface puis retournent au fond.

Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu trouves que c'est normal ce chagrin qui envahit d'un coup ? D'un coup, avec un

silencieux. Un bruit étouffé au bout de la route, de la Vénétie jusqu'à Florence. Juste des larmes pour dire. Des larmes avec des faces de Gitans. Pleurer pour dire, je me souviens des étals de viande qui n'étaient pas réfrigérés dans une ruelle du Pirée. D'énormes bateaux mouillaient dans le port. Il y a toujours beaucoup de rouille dans les ports. Au Pirée, il y avait la viande tiède. Tu sais, celle-là elle attire d'être si moite. Quand j'y pense. Les ferries mouillent au Pirée. Jusqu'à devenir fou on pourrait rester dans cette chaleur. Ma raison est un peu entamée. Parmi les épidémies, on peut tituber le long des carcasses, des bœufs écorchés, parce qu'il faut toujours continuer de penser à se nourrir. Des cordes il y en a toujours dans les ports. Et de la rouille. Et des flaques d'eau avec parfois un poisson mort dedans, ou juste une tête. Il y a des têtes de poissons qui traînent toujours dans les ports. Au Pirée, je me souviens surtout des comptoirs de viande rouge en pleine chaleur. On tituberait dans les rues et dans les ruelles, en pleine épidémie. Beaucoup de gens sont morts de cette fièvre. Tu prends parfois quelqu'un dans tes bras, et l'embrasse sur la bouche remplie de fièvre, durant l'épidémie. Dans le fond des bateaux, c'est un peu effrayant les matériaux attaqués toujours par la mer. Je veux dire quand les bateaux sont vieux et qu'il n'y a pas l'argent pour repeindre et réparer autant qu'il le faudrait. Avant de monter à bord du ferry, je suis passée devant les pièces de viande exposées à l'air si chaud durant juillet. On avait envie de cette nourriture corrompue. Ce que ça peut faire la faim. Dans la nuit, je ne sais plus ce que j'ai dit. Je vociférais avec la fièvre. Je ne peux plus me souvenir de ce que je disais. Vociférer, et puis les pleurs.

C'est là aussi que j'ai entendu ce qu'il y a de bizarre dans ces chants d'oiseaux, durant l'épidémie. Je pouvais comprendre, je ne saurais pas bien le dire, mais une ligne, la géométrie musicale du monde, jusqu'à entamer la raison.

À Venise, la même fièvre dans les canaux. Comme tes bras se tendent vers ceux que l'on croise. Tu embrasses les fronts, tu enlaces les épaules. À Venise, il aurait fallu ôter toute l'eau, pour que cesse l'épidémie. Les gens s'effondraient dans la nuit.

Tu sais combien les morts sont nombreux ? J'ai pensé que je perdais la raison. Peut-être c'était d'avoir avalé des morceaux de carcasses de vache ou de bœuf ou de veau ou d'agneau qui m'avait donné la fièvre à moi aussi. Je titubais, j'essayais de te suivre, de t'aider, dans ce travail auprès d'eux. On titubait dans Venise. Je buttait sur les pavés, près de l'eau noire.

J'ai beaucoup ri aussi. À force de boire et de manger ce que tu me donnes. Mâcher longtemps. Je peux mâcher tout ce que tu me donnes. Ce qui remontait, c'était le combat de chiens de la semaine dernière. La férocité jusqu'à la mort. Puis la vulnérabilité des corps qui se balancent tout au bout d'une perche.

Tout ce qui est immergé, en immersion dans la ville de Venise. Les pilotis aussi bien. Une odeur forte montait des canaux. Et j'aimais l'odeur. Ça tournait la tête ce mélange des palais avec les eaux opaques.

À l'autre bout de la ligne, on raccroche. Maintenant je peux le dire, avec la fièvre je peux le dire, vers le point que l'on suit. En direction de ce chemin, s'il faut se brûler, perdre une main, s'il faut continuer, à un moment courir et traverser une terrasse, maintenant je peux le dire. Comment je n'ai pas su arrêter, et tout qui pourrait remonter à Florence, avec la détonation au bout de la route. Je vais te dire quoi ? Dans la fièvre, il n'y a plus que des motifs, tantôt mornes, tantôt étonnants. Tantôt plus rien ne ressemble à quelque chose de jadis connu. Le familier s'est dissous. Chien, même toi chien, tu es inquiétant dans ce monde, et j'aime l'inquiétude. Je l'aime. Toute l'eau de Venise porte la fièvre. Tant pis si c'est peut-être la fin. Je le dis parce qu'à tomber on finit aussi par mourir. Mais te suivre encore des milliers de pas dans Venise.

Je me souviens de partir au milieu de la nuit, avec toi, et de rouler vers Florence. Jusqu'à ce coup de feu, jusqu'à la détonation étouffée par un silencieux.

Je me souviens d'un autre temps, la densité des fleurs. Avec la fièvre, je sens le torse passer sur des fleurs et surtout sur les herbes hautes, coupantes. Les insectes sont partout dans cette végétation qui monte, haute, on me pousse, pour que j'avance plus vite, dans les herbes hautes. Pourquoi penser à cela ?

Pour le reste, rien dire. Rien.

J'ai avalé des choses étranges. La fièvre dans les fruits colorés, la fièvre dans la pulpe sucrée, la fièvre dans les vieilles tapisseries, la fièvre avec tous ces oiseaux place

Saint-Marc. La fièvre parce que je chute en traversant la place Saint-Marc. La fièvre, mais te suivre à la trace. Des années plus tôt j'avais croisé des militaires dans une petite ville de Catalogne. Tu sais pourquoi je te suis partout ? Ne le prends pas, ne l'accepte pas. La faim ça fait un drôle d'effet. J'ai regardé un combat de chiens et j'ai eu envie de manger la carcasse chaude du vaincu. Ce qu'il faut suivre, ce n'est pas tranché. J'ai eu envie de manger, de prendre dans ma bouche la langue moite du chien mort. Il y a un moment où le sens de ce qu'il faut faire se perd. J'ai cette impression, mais avec la fièvre je distingue mal, sinon toi troublée par la férocité. Tu as un air féroce parfois. Et qui annonce quoi ? Et qui conduit où ?

Au matin, à Venise, une vibration avec ce qu'il y a de cru. Tu sais, je ne vois plus rien. On continue de me serrer la main. Bonjour. J'ai oublié le nom. Se brûler la tête au bout de la route.

Dans le mouvement lent des bateaux, la cantine ouvre dans la cale durant une heure. J'ai oublié. Reste le balancement des bateaux dans la nuit et la voiture vers Florence, jusqu'au bruit étouffé. Mais le matin, ça fait un drôle d'effet. La nuit recouvrait l'hallucinant des agonies et l'eau noire scintillait quand même.

En défonçant la fenêtre, il s'est ouvert le bras. Il y avait tellement de sang. Les gens qui perdent beaucoup de sang titubent comme des ivrognes, et il avait beaucoup bu aussi. J'ai oublié le déroulement des jours, j'ai oublié les agencements géographiques. Bonjour, il faut dire et poursuivre. Bonjour, à d'autres encore.

Au marché d'Aix, je me souviens d'un thon dont la tête avait été sciée et le long duquel on débitait des grosses tranches. Les gens avaient cloué la queue de l'animal à deux mètres du sol avec des gros clous, et le torse du thon se prolongeait jusqu'à la table. Le poisson reposait sur la table. On sciait des tranches. Partout le besoin de manger. Partout l'appel des entrailles.

Un an, ce que ça veut dire, je ne sais plus du tout. La distraction avec laquelle on peut aller vivre sa vie. Ce que ça signifie. En avoir la pleine mesure. Se détache une nuit en particulier, passée à Venise. La Feria de Nîmes des mois plus tôt, c'était désordonné, ou ce garçon qui traversait un boulevard à l'aube, le t-shirt blanc maculé de sang. Les taureaux sont morts dans la soirée. À Venise, tout était plus humide et mieux dessiné. Pas de taureaux, ni buvette ni grill à merguez.

J'ai marché longtemps sur la route, en plein soleil. Les journalistes ont dit « Une chapelle ardente a été dressée ».

Dans la chaleur, vraiment les cris dans la nuit. Que la nuit est bruyante, est tapageuse. À Venise, des adolescents vomissaient par la fenêtre de l'hôtel. C'était moins criard qu'à Nîmes, où les taureaux sont morts le soir. Ça m'impressionne, je ne sais pas si c'est la fièvre, ça m'impressionne la vitesse de la voiture. Et le tableau de bord lumineux dans la nuit noire, vers Florence. C'était fou de sombrer ainsi.

On pourrait l'arranger dans ce sens-là. Je ne peux pas le dire autrement, mais c'est sûr, les conversations, et la

parole elle continue, ça se prolonge. Tu sais, quand on marche, il y a cette dimension bizarre. Le feu peut bien brûler, il ne purifie pas tout. Dans la nuit. Je n'ai plus tant à dire. Vraiment, à l'époque, j'habitais un intérieur très pauvre et infesté par les insectes.

Ce goût et cette odeur de poisson au fond de chaque chose. Ça ne fait rien que la musique soit très triste. Et puis il n'y a qu'à inventer d'autres paroles. Je comprends tout de travers, à présent je m'en rends bien compte. Encore le disque, je l'écouterais. Cette chanson au bout de la fièvre. L'odeur de poisson, c'est que c'est la chair du poisson, d'une nature différente, hors du monde de l'oxygène.

Quelque chose de doux à te dire. Sucre. La tête un peu qui s'en va. Sucre.

Je me faisais un sang d'encre. Augmente les révolutions. Sucre. Augmente les tours. Augmente le temps passé à faire tourner. Sucre. Les pâtisseries débordent de miel. Sucre, le sirop d'orgeat et le sirop de canne. Mais à Venise, c'était un peu autrement. On donne à boire des liquides à l'anis pour couper la diarrhée des enfants, de l'extrait de fraise on leur donne aussi.

Tu négocies. Je t'ai voulue même au fond de ma fièvre. Tu devras changer les draps. L'infection dans la fièvre, pour moi, devenait sulfureuse. Il n'y a qu'un temps Venise, que tes yeux, qui font chavirer, au fond de la lagune noire la nuit. Et l'ouverture des vêtements dans la canicule, même la nuit. Venise, des foyers d'épidémie avec toute l'eau. Les bateaux à fond plat s'avancent au long des canaux. Venise,

je sais qu'il y a eu d'autres temps, qu'il y aura d'autres lieux. Et je ne peux plus, cette sonnerie du téléphone.

Comme elles sont enjôleuses – c'était autrement sur la côte, avant l'Italie – une fumée de sortilège s'exhale de leurs bouches qui appellent. Tu sais, manger n'importe quoi. Si quelqu'un lui plaît, elle plonge. Moi, les choses sont en avant. S'il fallait une origine, la Costa Blanca, Alicante, des années plus tôt. Vraiment, si quelqu'un lui plaît, elle plonge. Les incestes et les épidémies. Les fièvres et les alcools. Dans la nuit, c'est devenu étrange comment je te suivais. Le soleil me cogne durant les journées. Le long des routes, je suppose que ça se poursuit, que ça continue. Ça se prolonge quand les insectes sont assourdissants. Si elle plonge – et pour vouloir quoi ? – si elles sont enjôleuses, si les hommes invitent : ils disent « Venez », si l'air reste chaud comme ça, si je m'intoxique. Bois la manzanilla si on ne t'aime plus. De grandes rasades de vin tiède durant les jours de canicule, avec la poussière. Rien n'étanche la soif sinon l'eau de Venise, sinon l'eau de l'Arno qui traverse Florence et qui mouille les bords de la ville. Boire l'eau corrompue pour t'aimer et tu sais tout ce qu'elle charrie. Des carcasses, des têtes, des eaux usées, et des incestes même. J'ai oublié les manières de dire plus propres. Je me suis juste souvenue de ce qui s'enfonce.

Le reste était absent. Sinon les bribes, sinon des morceaux, sinon des pièces, et ça tournait ensemble en faisant tantôt une forme, tantôt une autre. Des choses qu'on avale. Tu peux dire l'étrange de ça ?

Les moments où elles se font enjôleuses, où ils se font insistants, les jours où ils entreprennent même. Je ne sais plus les manières de dire plus propres. Si ma tête est sous l'eau, c'est qu'il y a la chaleur et la vibration presque immobile des jours de grande canicule. Peut-être que l'ennui a déjà tourné dans ces journées de chaleur. Ta bouche timide et si belle. Je ne sais plus.

Les enfants ont la fièvre. On aurait dit que c'était austère mais non. Juste la nuit noire, juste le jour cru.

Quelque chose de somptueux il faudrait, ça veut dire que se poursuive la canicule qui empêche de dormir et même les musiques les plus niaises. Les plus niaises. Les rythmes qui viennent d'à côté. Pour moi, un autre temps.

Mais aussi pour moi j'oublie très vite l'heure. Une histoire qui remonte. Jouer et perdre. Mécontente de quoi ? J'ai douté. Et peut-être c'était mieux ainsi. Quelque chose remonte. Des eaux boueuses et des gestes anciens. Parce que je ne pouvais plus bouger quand j'ai succombé à la fièvre. C'est comme ça que je le dirais. Succomber comme dans *Lady héroïne* « Ô mon su-cre can-dy, emmène-moi au pa-radis ». On peut se laisser emporter. Entre-deux de la nuit et du jour. Quelque chose remonte. Il faudrait le dire ce qui remonte, et comme c'est coloré. Le dire, une posture comme ci, le dire, un déhanchement comme ça.

La folie des filles, ça scintille. Oui, du clinquant. Toutes ces plantes, ces arbres et ces fleurs. Il y avait beaucoup d'hommes graves.

Quelque chose remonte. Croiser l'histoire. Petite, je le faisais souvent, recouvrir les bananes de sucre blanc. Comme ça remonte. À la maison, dans la cuisine, une perruche bleue tournait. Beaucoup de joie à la voir voler. Les échardes allaient finir par remonter à la surface de la peau, comme les corps remontent à la surface de l'eau. Avec toi interrompre la conscience. S'enfoncer avec orgueil dans les océans, plus encore. Se noyer là-bas. Quelque chose remonte.

Des filles se font aguicheuses et les hommes s'avancent, et se font insistants. Les femmes se déhanchent avec la chaleur qui vient. Midi, au plus chaud, j'ai oublié de m'ôter du soleil.

Un jeune homme aux prises avec un malaise.

Disco, j'ai oublié de m'ôter du soleil. Midi, une heure, et deux heures. J'ai oublié de boire. Au bord de la mer, les beignets nous empoisonnent.

Quelque chose remonte.

C'est le scintillement d'un temps très loin. Disco, on entend un air dans la chaleur toxique, un air de l'enfance. Mais des femmes déjà existaient, des femmes et des hommes qui pouvaient se plaire, qui pouvaient se vouloir. Pour nous, c'était l'enfance. Une perruche bleue voltigeait dans la cuisine. Et quelque chose remonte de ce temps du passé. Qui est parti. Qui a disparu. Tout a changé, même au même endroit. L'air a changé. Tout est autrement. Les souvenirs de l'enfance hypnotisent et presque tout j'ai oublié.

Les envies physiques des petits enfants, des envies qui baignaient dans une sorte de sadisme et d'imagination, de ces envies je me souviens.

Aujourd'hui quelque chose remonte. Peut-être que c'est la musique, plus le mystère du présent qui scintille. Dans le meurtre, il y a une technique pour suspendre le présent. C'est cette technique qui est déployée quand on égorge. Peut-être. Ou quand on ouvre le feu sur quelqu'un. Ou quand on enfonce dans l'eau bleue. Peut-être. Quelque chose remonte. Après, la vague charrie des carcasses de chiens qui ont été englouties par l'eau. Il y avait un chien errant sur la plage et qui mangeait les pattes d'un chien mort échoué là. On avait dormi sur cette plage de galets là-bas et le chien errant était venu se coucher, avec sa forte odeur, tout près de moi.

J'ai oublié de m'ôter du soleil. De force, ça remontait.

La chasse à l'alcool de certaines alcooliques. Des filles qui à l'infini voudraient plaire.

Un mouvement de va-et-vient. Les boîtes en fer-blanc, les remplir de poissons et les fermer. Les boîtes. Les filets sont jetés dans les eaux poissonneuses, un mouvement de va-et-vient. Ça s'enfonce dans l'eau et ça remonte, en obéissant aux trajectoires des poulies.

Tu devras changer les draps. Pour moi, c'était bon ce moment où tu me brûles, à moins que ce ne soit la fièvre. Qui remonte à loin.

Maintenant, je me permets de te demander : ce qui remonte ? Un personnage qui ressemble à une petite quille qui flotte afin de dire où c'est bien de jeter l'ancre. Ou bien une quille qui départage avec d'autres les bassins de baignade. Quels parasites. Dans la nuit d'été, j'ai entendu la détonation. J'ai revu le mouvement. Dans la nuit d'été, je vais aux fenêtres. Les terrasses sont abandonnées à la nuit. Les fenêtres sont ouvertes toutes grandes sur la nuit. De ça, j'avais un peu d'étonnement. Tu devras changer les draps. J'ai été malade avec l'alcool, ou de boire l'eau corrompue, ou c'est la nourriture. Ça tourne à l'envers.

La musique est assourdissante en arrivant à Florence. Je ne sais plus. Tu embrasses leurs bouches, tu prends leurs mains. Quelque chose remonte. Les canalisations sont engorgées. Il n'y a plus de paroles depuis des jours sur les terrasses.

C'était assourdissant le soleil avec la musique. Pour le reste, quand tu arrives, rhum avec Coke. Maintenant, j'ai des aiguilles de cruauté. Maintenant, j'ai vu des gens battre les chiens.

On cherche son plaisir. Avaler. Avec la terreur. Sur les lignes de la douleur. C'est ce qui tourne dans la tête. Rhum avec Coke. Quelque chose remonte. Vers les hanches, le ventre, je me souviens de cette envie durant la nuit. Les hélices du ventilateur tournent la nuit entière ici. Je ne veux pas me torturer avec ces craintes. Lesquelles ? J'ai oublié. La chaleur dense et le reste qui s'oublie.